

Olivier Flourney

## Le temps, l'inconscient et la pulsion de mort

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 61, Numéro 5 spécial, 1997.  
Également paru dans le Bulletin de la Société psychanalytique de Paris. Numéro 44 (Communication au 57<sup>e</sup> Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans), 1977.

**Pour citer ce document :**

Flourney, O. Le temps, l'inconscient et la pulsion de mort. In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 61, N° 5, 1997. 1862-1872.

[http://www.flourney.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1997b.pdf](http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1997b.pdf)



## Le temps, l'inconscient et la pulsion de mort

*Olivier Flourney*

En psychanalyse, si le temps et la durée sont omniprésents, tous deux sont étrangement absents de la théorie, probablement du fait de leur maniement particulièrement malaisé. Pourtant, l'inconscient, l'objet même de notre intérêt – que cherche à nous dire cette personne, ce dire qui lui échappe et nous échappe? –, nous interpelle d'emblée : l'inconscient est-il durable, mortel, ou immédiat, éternel : est-il temporel ou intemporel?

Si la pulsion de mort de Freud a un sens, ce ne peut être que celui de la mort de l'inconscient, notre objet psychique. Mais personne, semble-t-il, ne se satisfait de cette idée. On a alors affaire à un instinct de mort somato-psychique (pour bien des « freudiens ») ou à une pulsion visant une hypothétique agressivité à l'état pur (les kleiniens), ou encore à une pulsion sexuelle de mort permettant d'intégrer à la théorie libidinale les messages destructeurs et sadomasochiques vécus dans l'expérience (par ex. Jean Laplanche). Toutes ces prises de position me laissent sur ma faim.

L'expérience de la psychanalyse m'a enseigné qu'on ne peut pas ne pas croire à ce que nos patients nous disent, et penser qu'ils se trompent, voire qu'ils nous trompent. Ce qu'ils nous disent est psychanalytiquement vrai, à nous de tenter de les comprendre et de les aider à se comprendre. Freud nous en donne un exemple *a contrario* quand, dans « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité chez une femme »<sup>1</sup>, il dit à sa patiente que ses rêves mentent et conclut par un acting – une brusque interruption – son bref traitement. C'est pourquoi, en psychana-

---

<sup>1</sup> S. Freud (1920). Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, in *Revue française de Psychanalyse*, n° 2, 1933.

lyste, je pars du principe que Freud lui-même a eu de bonnes raisons de parler de pulsion de mort psychique – qu’il ne s’est pas simplement trompé – même si je ne partage pas son point de vue. Il me faut donc reprendre le problème par un autre bout.

C’est en 1920 que Freud a proposé sa pulsion de mort, ceci dans un contexte non seulement objectivant (les réactions thérapeutiques négatives, l’enfant à la bobine, les névroses actuelles, rassemblés sous l’égide d’un concept de répétition apparemment incompatible avec le principe du plaisir, etc.), mais également passionnel, dramatique<sup>2</sup>. Plus que des réflexions ou spéculations théoriques, comme il l’affirme, il s’agit de quelque chose qui manifestement le tourmente, d’une nécessité de tenir compte de ce quelque chose d’hostile, de cet appel de la mort, de cette sourde destruction (détruire son œuvre?, se détruire?) qui, me semble-t-il, le trouble profondément; bref, d’une menace d’anéantissement dont il fait remonter l’origine à l’origine même de la vie, cette vie issue du néant et destinée à y retourner. C’est Freud, le psychanalyste par excellence, qui est angoissé par cette mort déjà présente... Et la faire remonter au néant précédant la vie pourrait bien n’être qu’une tentative d’explication métaphysique défensive, mais défensive contre quoi?

Selon moi, contre une angoisse à l’idée que sa métapsychologie puisse verser dans la parapsychologie et que sa psychanalyse devienne parapsychanalyse, un danger flagrant qui menace toujours la psychanalyse. L’art d’interpréter les rêves dont se pare l’analyste et celui de savoir certaines choses que le monde ignore sont nécessairement porteurs d’une aura parapsychologique. En effet, nous n’apprendrons que plus tard ce qu’il sait déjà. Pour le commun des mortels, l’analyste est investi d’un pouvoir de divination, il connaît l’avenir, il le lit dans les propos des autres.

Théodore Flournoy<sup>3</sup>, dans *Des Indes à la planète Mars*, un livre paru en 1900 et consacré à la démystification d’un médium fameux, Hélène Smith, où il émet entre autres l’hypothèse que ses pouvoirs occultes hors du commun, don des langues, mémoire fabuleuse, etc., proviennent d’une cryptomnésie dont l’origine est à rechercher dans les émois sexuels infantiles, Théodore Flournoy décrit en détail les principes méthodologiques qui lui sont nécessaires pour cette entreprise. J’en mentionnerai deux seulement et de manière extrêmement sommaire, pour poursuivre mon propos. Le premier concerne le déterminisme. Le savant doit choisir délibérément de privilégier l’option déterministe, mais à une condition, celle d’exclure de sa chaîne la cause première et la cause finale. Autrement dit, Dieu ou la transcendance sont hors du domaine du savant. Le Pr. Flournoy ne saurait orienter ses recherches vers la découverte de l’Éternel, même si « son être métaphysique y aspire de toutes ses forces », écrit-il.

---

<sup>2</sup> S. Freud (1920), Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

<sup>3</sup> Théodore Flournoy (1900), *Des Indes à la planète Mars*, Éd. Slatkine, 1983 ; Seuil, 1983.

Le deuxième a trait au parallélisme psychophysique. C'est là une théorie très discutée et très discutée, comme chacun sait, mais qui, en l'occurrence, permet au chercheur de s'occuper de phénomènes paranormaux, parapsychologiques, ou métaphysiquement transcendants. Dieu ou les esprits sont de ce fait accessibles non pas en soi, ce qu'exclut le premier principe, mais comme données psychiques de l'être humain, ce dernier étant l'unique objet de l'intérêt du psychologue.

Revenons-en à Freud et à la pulsion de mort.

Freud est-il déterministe? Alors qu'il l'affirme volontiers en s'efforçant de construire sa métapsychologie, une théorie objectivante prônant le fonctionnement d'un appareil psychique aux prises avec ses diverses représentations, et qu'il parle de « chaînes de représentations » ou d'associations, il ne l'est certes pas dans son travail d'analyste : l'ambivalence notamment est exemplaire d'un indéterminisme, plus précisément et pour être moderne, d'une indécidabilité qu'il décèle chez ses patients. En outre, c'est bien lui « Freud-analysant » qui, face à cette ambivalence, va devoir choisir, selon ses critères subjectifs, moraux ou autres, et selon ses connaissances de savant, quel terme de cet indécidable privilégier lors de son interprétation. Son message sera de ce fait à la fois séducteur – il s'agit de convaincre son patient du bien-fondé théorique de l'interprétation, et comment l'en convaincre sinon en employant de l'énergie pulsionnelle qui viendra lester de l'ascendant de l'analyste les objets de l'interprétation – et subjectif, ou mieux intersubjectif, l'interprétation reposant sur un choix en provenance du discours échangé dont personne ne saurait connaître tous les déterminants. L'interprétation va de la sorte rompre la chaîne des associations du patient tout en l'enrichissant.

La subjectivité est ici incontournable, même si l'on s'efforce de rendre l'interprétation « objective » ou rationnelle en analysant son contre-transfert – ce qui psychanalytiquement est un non-sens : comment analyser en effet ce qui nous est inconscient? La soi-disant analyse du contre-transfert n'est en toute rigueur que l'analyse de nos sentiments avec un effort pour ne pas éviter ceux qui sont déplaisants ou répréhensibles. Un exercice que Flournoy prône également avec insistance.

Le message de l'analyste ne saurait donc être objectif. Autrement dit, il ne saurait être « scientifique » aux yeux des représentants de la Faculté, puisque Freud lui-même dit, démontre, pose, que l'essentiel de l'appareil psychique nous est inconscient. Au discours interpersonnel s'ajoute alors ce qui est spécifique de la relation psychanalytique, un discours intersubjectif libidinal fait de désirs inconscients, échange réciproque transféro-contre-transférentiel entre deux personnages qui ne sont ni l'analyste ni l'analysé, mais un autre de chacun d'eux. (Lacan parlerait du désir du désir de l'autre.)

Et l'une des manières psychanalytiques de dire cet inconscient en est allégorique ou métaphorique, à savoir le complexe d'Œdipe avec son aporie, c'est-à-dire avec son insurmontable ambivalence. La relation interpersonnelle entre un

analyste et un analysé devient celle d'un échange de messages subjectifs de part et d'autre, une relation intersubjective entre un analyste-analysant et un analysé-analysant visant à surmonter cette aporie, cette indécidabilité entre inceste, meurtre et castration, à la surmonter en la disant. Et non pas à croire la résoudre en agissant.

Ainsi, si Freud n'est pas déterministe dans sa manière de faire, il n'est pas scientifique aux yeux des scientifiques puisqu'il introduit des éléments subjectifs personnels dont il n'est pas conscient dans la chaîne des associations de son patient. L'interprétation est une « inter-prétation », un « inter-prêt » de messages séducteurs, voire destructeurs. La connaissance inductive de faits observés et le raisonnement déductif permettant de les lier en un ensemble conceptuel, ne sont pas praticables quand il s'agit d'expérience psychanalytique.

Freud est-il paralléliste ? Officiellement non. Comme il l'écrit dans l'appendice B de son article métapsychologique « L'inconscient »<sup>4</sup>, il ne peut admettre que l'infinie complexité des faits psychiques laisse des traces dans l'appareil neurologique. Par contre, qu'une lésion quelconque du système nerveux se traduise par un trouble psychique déterminé lui paraît tout à fait plausible.

Toutefois, le parallélisme psychophysique peut se concevoir différemment comme on l'a vu. S'il s'agit de se préoccuper de l'âme de ses patients en considérant que le corps est le lieu des actings, in ou out, alors Freud est paralléliste. Il n'y a pas de mélange de genres, le psychanalyste parle, il interprète, il construit des fantasmes qu'il prête à ses analysants à partir de ceux qu'il aura décelés dans leur discours, il ne se livre à aucun acte physique, ne prescrit aucun médicament ni aucune physiothérapie quelle qu'elle soit. Il s'agit vraiment de psycho-analyse. Et toute interprétation « animique », voire celle d'un rêve ou celle d'un « inexistant » que suggère un lapsus, une paraproxie, est dite par l'âme de l'analyste qui n'utilise son corps que comme intermédiaire, comme outil « parallèle » nécessaire pour l'élocution, à l'âme de l'analysé qui l'écoute et l'entend grâce à son appareil auditif et à son corps « parallèlement » présents.

De plus, il est admis implicitement que l'interprétation des phénomènes psychiques, névrotiques ou autres, devrait mener secondairement à la résolution de leurs manifestations sur le plan physique également. C'est là une démarche paralléliste qui recoupe celle, exactement opposée, de certains comportementalistes.

Par contre, pour ce qui concerne les élaborations théoriques qui se fondent entre autres sur la découverte ou sur la construction inventive de cette enfance oubliée (amnésie infantile), il en va bien autrement. Ici Freud n'est pas paralléliste du tout, la métapsychologie implique en effet une origine somato-psychique de la pulsion sexuelle psychique ou animique (sciences naturelles) ou du désir (sciences de l'homme), pulsion et désir qui trouvent, la première comme le

---

<sup>4</sup> S. Freud, (1915), L'inconscient, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1976.

second, leur source dans le corps et qui, de ce fait, ne sont plus parallèles à lui. La source de la pulsion est corporelle, elle se trouve dans les zones érogènes du nouveau-né pour, à partir de là, devenir animique. Il en va de même pour le désir avec sa source auto-érotique dans une perspective somatique.

Tout fantasme, même le fantasme de scène primitive, n'a vraiment de sens « métapsychologique » que s'il est investi par la pulsion libidinale issue du corps, lequel fournit l'énergie pulsionnelle nécessaire pour fantasmer.

Le sujet de la métapsychologie trouve l'origine de ses pulsions dans son corps et n'investit comme objets que les représentations de lui-même, ou d'objets qui auraient été une fois siens. Ainsi les parents de l'Œdipe métapsychologique, ceux qui en analyse sont les parents de transfert, auraient été « psychosomatiquement » siens et réels du temps de la petite enfance. Curieusement, on observe à cet égard chez bien des analystes un incroyable engouement pour la relation mère-nourrisson comme si les psychanalystes abandonnaient là leur conviction concernant le psychisme, le latent et l'inconscient au profit du manifeste. Chez eux, la mère réelle et son nourrisson font un couple qui s'impose impudemment comme cause première de la métapsychologie.

L'analyste n'est que le support de ce système de représentations. La réalité à laquelle on a affaire en analyse serait celle de représentations tentaculaires d'origine mixte, fantasmes du sujet et soi-disant réalité de sa relation avec sa mère. Il n'y a pas de jeu possible entre un analyste-autre et une représentation de transfert interne à l'appareil psychique de l'analysé.

Alors que, selon moi, une élaboration « métapsychanalytique » devrait, conformément à l'expérience, situer la source de la pulsion de l'analysé chez le psychanalyste avant même qu'il se dise et qu'il dise représenter le parent de l'Œdipe.

Comme pour l'image virtuelle qui excite mais n'aime ni ne hait le spectateur au cinéma, et comme pour le spectateur qui aime ou hait l'image virtuelle mais ne l'excite pas, l'analyste, selon la perspective métapsychanalytique, excite son patient mais ne saurait l'aimer, et son patient pourra l'aimer mais ne saurait l'exciter, ceci grâce à la fonction du cadre analytique, un cadre isolé et stérile. A quoi il faut ajouter le discours intersubjectif, l'« intertransfert » qui fait que chacun des deux participants de l'expérience excite l'autre de l'autre et pourra aimer ou haïr l'autre de l'autre. Et ce sera à l'analyste, bien sûr, et à son ascendant, qu'incombera la tâche de guider l'analyse entre les deux pôles d'une neutralité virtuelle et d'un engagement passionnel.

Les stades développementaux ne sont, selon cette même perspective, qu'une construction après coup, ils n'ont pas en analyse de séquence temporelle, ce que leur attribue la métapsychologie. En psychanalyse, si le sujet a accepté « psychiquement » le cadre biologique nécessaire à l'analyse, c'est bien une fois la règle fondamentale prononcée qu'il désirera ou non « de toute son âme » celui qui l'a

prononcée, l'analyste, ou qu'il se désirera ou non lui-même à défaut de répondant, ou enfin qu'il ne désirera plus rien, signifiant par là que la règle fondamentale lui a été imposée à son « âme défendante ».

J.-C. Rolland<sup>5</sup> l'a bien montré : après « Au-delà », dit-il, non seulement l'origine des pulsions dans les zones érogènes n'a plus de sens, mais les stades n'ont plus de valeur développementale. A quoi je voudrais ajouter le point de vue métapsychanalytique selon lequel les pulsions ont un sens et une origine spécifiques à partir de l'expérience : elles proviennent de l'autre partenaire.

Pendant l'expérience psychanalytique, la vie d'âme ou le psychisme vont ainsi trouver leur essor de manière parfaitement parallèle au corps et l'Inconscient va devenir à bon droit le credo du psychanalyste, inconscient à jamais indicible sans perdre pour autant ses qualités, cet inconscient intemporel. « Les processus du système inconscient sont atemporels (j'aurais de beaucoup préféré intemporels, c'est-à-dire sans durée, immédiats ou de toute éternité, à atemporels, sans temps ; en allemand le terme *zeitlos* possède les deux connotations), ils ne sont pas ordonnés temporellement, ne se voient pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucune relation avec le temps. » Ou encore, « les processus inconscients sont en soi et pour soi inconnaissables et même incapables d'existence... », nous dit Freud dans « L'inconscient ». A quoi on peut ajouter qu'ils ne connaissent pas la réalité extérieure, qu'ils sont soumis au principe de plaisir (imposé par qui, si ce n'est par l'inconscient...), qu'ils fonctionnent selon les processus primaires (condensations, déplacements, etc.), un fonctionnement intemporel et non atemporel.

Au-delà des représentations de mots, au-delà des représentations de choses, au-delà des fantasmes œdipiens qui s'efforcent de nommer ce qui ne saurait l'être, comme Adonai, le Dieu dont on ne saurait prononcer le nom, l'Inconscient est.

Autrement dit, le psychisme propre à la psychanalyse, la vie d'âme, l'animisme que nous analysons, auquel nous nous intéressons, est avant tout et fondamentalement inconscient, intemporel et indicible, et notre travail et notre plaisir, c'est de tenter de le cerner au plus près, de cerner ce « je » qui se parle et nous parle avec toutes les métaphores possibles parmi lesquelles le désir et les pulsions traduiront au mieux la puissance, et le complexe d'Œdipe ou le phallus traduiront ou représenteront au mieux cet impensable, cet indicible.

Mais alors, et voilà l'angoisse du savant Freud, sa déchirante question : si l'inconscient est ce qu'il est, parallèle au corps, que deviendra-t-il à la mort du corps ? Intemporel, il ne saurait mourir, l'inconscient est éternel.

Et le tragique, c'est qu'il subsistera nécessairement comme il l'a toujours été. Libérée des attaches corporelles, l'âme étrangère à la durée s'en ira flotter dans les cieux ou ailleurs, de tout temps. Et Freud, l'homme de science, rejoindra les scientifiques de l'époque qui font foison, les spirites qui affirment précisément que

---

<sup>5</sup> J.-C. Rolland, Le rythme et la raison, in *Revue française de psychanalyse*, numéro Spécial Congrès, 1997.



l'âme est immortelle, les médiums et autres illuminés qui ont le don de parler avec les morts et de reconforter les survivants. De métapsychologique la psychanalyse deviendra parapsychologique. Ou, ce qui ne vaut guère mieux, elle risquera de devenir religion, secte.

L'inconscient intemporel, c'est alors la ruine de la psychanalyse aux yeux de la science, de la Faculté, mais sans inconscient la psychanalyse n'est que psychologie de Faculté.

Situation sans issue, dilemme déchirant. A moins que... A moins que l'inconscient tout intemporel qu'il soit ne meure aussi. Seule la mort pourra sauver le caractère scientifique de la psychanalyse, seule la pulsion de mort emportera avec elle dans la tombe et la poussière cet inconscient, cet animique immortel. Et voilà une apparence de logique, de cohérence retrouvée grâce à l'inventivité de Freud. Né jadis des zones érogènes, de ce non-parallélisme initial, l'animisme, le psychisme de la psychanalyse, mourra désormais de la mort du corps grâce à ce non-parallélisme terminal. Mais simultanément, l'inconscient intemporel devient temporel, l'inconscient immatériel devient matière périssable. La psychanalyse devient psychologie bonne pour la communauté scientifique, mais au prix du sacrifice de l'inconscient.

Situer un lieu d'origine au parallélisme nécessaire à l'exploration de la vie d'âme au niveau d'une source corporelle, en la faisant sourdre des zones érogènes comme Freud l'a proposé, au lieu d'étayer uniquement cette vie d'âme par le cadre sociobiologique de l'expérience à deux, comme ces navires en cale sèche soutenus par des troncs avant que leur carène ne soit immergée et les troncs relégués à leur sort, aura eu de la sorte des conséquences inattendues : d'intemporelle, d'éternelle, la vie d'âme devient à durée limitée si le corps meurt. Elle périt avec lui.

Tragique, cela l'est sans doute. Tragique, car si l'inconscient meurt, si l'intemporel ne l'est plus, que restera-t-il de ce psychisme de la métapsychologie ? Rien, rien que de la poussière après la mort de Freud.

Le drame, c'est que Freud le scientifique, le psychanalyste, ne peut douter de cette mort qui l'attend. Comment aurait-il pu se déclarer dépassé par le Transcendant, par l'Illusion, par Dieu – l'Intemporel par excellence – dont il a cru montrer les origines dans l'idéalisation du parent par l'enfant ? Pour sauver l'Inconscient – l'Intemporel de la psychanalyse – de la parapsychologie surtout, de la philosophie et de la religion aussi, il lui faut le mettre à mort.

Avec la pulsion de mort, la psychanalyse est sauvée, elle n'est pas parapsychologie. Avec la pulsion de mort, la psychanalyse est perdue, elle n'est que psychologie. Psychologie de la représentation, de la représentation de cet encombrant inconscient qu'on abandonne puisqu'il ne saurait être ni intemporel ni durable, donc périssable.

Si l'animisme de la psychanalyse est mortel, comme le veut la métapsychologie et comme l'est la psychophysiologie qui n'a de sens qu'avec un être humain

bien vivant et mortel, si l'inconscient meurt avec la mort du corps comme Freud semble l'affirmer avec sa pulsion de mort, que devient dans ce contexte le principe de réalité ?

Selon la métapsychologie, Freud nous dit que le plaisir, immédiat, intemporel, ce plaisir qui anéantirait le désir, n'est qu'illusion, n'est qu'hallucination, que rêve, et qu'il s'agit de tenir compte de la réalité extérieure. Mais si la réalité est telle que nous allons mourir demain, corps et âme, la seule satisfaction possible est celle du *carpe diem*. Attendre une seule seconde, et le plaisir, la satisfaction, risquent de nous échapper à jamais. Repousser la satisfaction au nom de la réalité extérieure est une aberration sauf si l'âme est immortelle, ce que précisément lui refuse l'instinct de mort. Un vrai dilemme.

Toutefois, d'un point de vue « métapsychanalytique », la situation ne paraît ni aussi désespérée ni aussi contradictoire. L'analysé n'a de désir que pour l'analyste désirant et réciproquement. Tous deux sont analysants. Ce sont eux les représentants de la réalité. Et leur satisfaction n'est pas de se posséder l'un l'autre selon leur désir somatique, de s'entre-dévorer, de s'entre-tuer, ce qui leur est refusé à juste titre par la réalité extérieure à l'analyse, mais bien la jouissance de découvrir, en se le disant, que ce désir est irréalisable parce que œdipien, jouissance d'une découverte qui ne leur est pas refusée. Ce que j'appelle « la jouissance du dit ».

Un dernier pas pour tenter de comprendre mieux encore le pourquoi de cette pulsion de mort du psychisme. Comme Freud ne nous dit pas, en affirmant sa pulsion de mort, qu'elle lui est subjectivement indispensable pour assurer la survie de sa psychanalyse aux yeux de la communauté scientifique à laquelle il appartient – ce que je suggère – mais qu'il l'objective comme concept métapsychologique, on est en droit de se demander si, en la situant dans l'appareil animique qu'il construit, il ne se situe pas lui-même, de ce fait, en dehors de cet appareil. Auquel cas, Freud théoricien n'y participe pas lui-même. Il ne serait assujéti à la pulsion de mort qu'en tant que psychanalyste-psychanalysant. En tant qu'homme, créateur de la psychanalyse, il laisse dès lors la question ouverte : que devient son âme, l'âme de Sigmund Freud après la mort...? Ici la réponse n'est plus si catégorique, on n'en sait rien. Personne n'en sait rien.

Freud ne balaye pas d'un revers de main tout ce « transcendant » qu'il semble renier. S'il s'efforce avec tant d'ardeur de prouver que l'animisme et l'inconscient de la psychanalyse n'ont rien à voir avec la parapsychologie, la métapsychique, le spiritisme, toutes ces pseudo-sciences de l'esprit dont il parle çà et là (par ex. dans sa conférence « Rêve et occultisme »<sup>6</sup>), et s'il y ajoute la religion et la théologie, ces grandes illusions, et la métaphysique qu'il prétend négliger, c'est à coup sûr pour faire de la psychanalyse une vraie science conforme à l'idée qu'une vraie science se doit d'être une science naturelle, avec ses caractéristiques d'objectivité et de

---

<sup>6</sup> S. Freud (1933), Rêve et occultisme, in *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

rationalité (ce que le concept contemporain de prise en compte de l'observateur n'infirmes en rien). Et s'il s'y efforce avec autant de zèle c'est bien que pour lui-même, en tant qu'homme, l'avenir de la psychanalyse ne lui est pas indifférent, et ce n'est pas lui qui nous contredirait. « Je veux que ma psychanalyse soit une science et me survive », semble-t-il nous dire, avec cet ajout paradoxal : « Pour qu'elle survive, l'Inconscient intemporel, l'animique, le psychique, doit mourir avec le corps, la pulsion de mort est impérative. »

On peut alors penser que Freud n'était pas qu'homme de science, du genre chercheur amoral ayant des œillères lui cachant tout ce qui n'est pas connaissance pure ou exacte, et que l'instinct de mort, si nécessaire et, en même temps, si douloureux pour sauvegarder sa psychanalyse, recouvrait autre chose, un espoir inavouable propre à l'être humain qui ne sait pas ce que la mort lui réserve.

Freud est homme de son temps, né de la loi mosaïque mais aussi de la tradition mystique juive et de la Kabbale, imprégné de culture gréco-romaine, vivant dans un monde chrétien. Bref, il est homme comme chacun d'entre nous et, comme pour chacun d'entre nous, le bien est une valeur qui l'emporte sur le mal, le vrai sur le faux, l'amour sur la haine, quoi qu'on en dise. Ou tout au moins quoi qu'on en dise encore de nos jours. Autrement dit, l'intemporalité de ces valeurs humaines dont on retrouve la trace dans l'intemporalité de l'Inconscient et dans la valeur que représente la « jouissance du dit » – de dire en le découvrant que la satisfaction œdipienne est utopique –, malgré le *carpe diem* auquel nous invite l'instinct de mort de Freud, n'est pas barrée pour autant. Le psychisme, l'inconscient, conservent leur valeur intemporelle.

Et c'est sur une idée de ce genre que je voudrais terminer : comme quoi sauver son âme en tant que valeur intemporelle, malgré la pulsion de mort de Freud le scientifique, n'est pas dénué d'intérêt ni de sens pour l'homme Freud.

La « métensomatose » est un concept, une doctrine, qui affirme que le corps peut renaître de ses cendres. Le prophète Ésaïe l'annonce avec éclat (Ésaïe 26/19) : « Même les corps morts se relèveront... » « Que tes morts revivent ! Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière ! Car ta rosée est une rosée vivifiante, et la terre redonnera le jour aux ombres. »

La métensomatose n'est pas familière à la communauté occidentale chrétienne qui pense plutôt métempsycose ou réincarnation, dont une caractéristique est l'éternité des âmes, leur intemporalité justement, leur caractère étranger à la durée du fait de leur immatérialité. Métensomatose ne se trouve ni dans *Le Lalande* ni dans *Le Larousse*. Il y a là quelque chose qui nous échappe et qui tient probablement au fait que l'âme et le corps n'ont pas une valeur comparable. Ainsi, si l'âme humaine peut transmigrer et se réincarner dans le corps d'une souris (religions de l'Inde), que le corps humain renaisse avec l'âme d'une souris fait sourire, à moins que quelqu'un ne délire. Quoiqu'il en soit, la métensomatose semble moins absconse à la tradition et à la culture hébraïques dont Freud est issu.

Et que deviennent les âmes dans ce contexte ? Selon certains kabbalistes, elles attendraient de réintégrer un corps. Intemporelles, elles attendent sans attendre, ignorant la durée. C'est pourquoi nous avons avantage à cultiver notre âme dans le sens des valeurs dites positives car, qui sait, elle pourra une fois ou l'autre, avec d'autres âmes, réintégrer notre corps ou un autre, lorsqu'ils se relèveront de la poussière. Ce qui permet au sage de gagner un nombre supplémentaire d'âmes, ou de « scintilles d'âmes »... (Éliade, Moshe Idel)<sup>7</sup>.

Le tragique et incompréhensible instinct de mort qui vise l'âme intemporelle, et fait chuter l'appareil psychique avec le corps dans le néant, bouclant ainsi son parcours parallèle mais non euclidien, satisfait de la sorte la communauté scientifique, mais il laisse ouverte la question de son intemporalité, du fait d'une possible métensomatose, sans pour autant verser dans la parapsychologie avec ses affirmations péremptoires.

Avec l'instinct de mort, Freud assure à sa psychanalyse sa place dans la science et la débarrasse de son stigmate de science parapsychologique. Mais si la théorie psychanalytique était une « métapsychanalyse » fondée sur l'intersubjectivité, et non pas seulement une métapsychologie objectivante, la science psychanalytique serait également une science morale, également une science humaine... ce qu'elle est de toute évidence. Elle n'exigerait ni pulsion de mort ni instinct de mort, la mort de la relation intersubjective n'étant synonyme que de la fin de la relation analytique, que du retour des deux analysants de l'inconscient à leur état de personnes ordinaires. Avec ceci de gagné pourtant, qu'avoir pu éprouver la « jouissance du dit », la jouissance à se dire leur désir réciproque, irréalisable parce que œdipien, leur permettrait désormais de penser sans être inhibées, paralysées par l'effroi de la réalisation.

---

<sup>7</sup> Éliade, *Dictionnaire des religions*, Plon, 1990, p. 243.